

*Auguste SIVET DELSOL, Bérangère DUCHAND, Laure FERRENBACH, Diane THOMAS, Eloa
SOUSKE, Lison MESSAGER, Fanny HORGUES—BUGUET
présentent*

Robinsonnades contemporaines

« Découverte du monde et pluralité des cultures »

Atelier d'écriture
1^{re} spécialité HLP

Juin 2023

Mr. Le gouverneur, je vous remets les restes du carnet de voyage de notre envoyé Louis Thomas, rendu en octobre 1869 dans les montagnes de la province de Ghowr au centre-ouest de l'Afghanistan. Ce dernier est mort tragiquement lors d'une embuscade tendue à la tribu des Aïmaks qu'il suivait depuis déjà plusieurs mois. Les détails de sa mort sont imprécis, paix à son âme.

MARDI 8 OCTOBRE

Après plusieurs jours de marche avec mon guide Mufar dans les vallées et les montagnes du pays afghan, nous arrivons finalement aux campements. Le guide m'explique que c'est une tribu de la minorité Aïmaks.

MARDI 8 OCTOBRE

(17h45) - Le chef, Mahmud-Al-Ben Kerker, m'invite dans ses quartiers personnels (ce sont en toute honnêteté de modestes mais immenses tentes en peaux de chèvres). Là-bas, lui et les anciens de la tribu m'attendent, assis en tailleur et vêtus de tuniques colorées, entre ces masses de fin tissu apparaissent des visages durs, burinés et impassibles. Ces hommes, de leur regard perçant, me regardent avec un léger sourire, je comprendrai plus tard qu'ils se moquent de mon absence de pilosité qui me donne une allure enfantine face à leurs longues barbes.

(18h20) - Autour d'un thé, nous conversons par le biais de mon guide (qui fait aussi office de traducteur). Je leur explique la raison de ma présence. Je me réjouis de savoir qu'ils ne s'y opposent pas...

MERCREDI 9 OCTOBRE

Remis de ma fatigue, j'effectue les premières esquisses de ces fiers nomades des montagnes. Physiquement, ils sont plutôt grands, il est difficile d'aller dans les détails des tuniques, des turbans masquent une partie de leur corps. Cela d'autant plus valable pour les femmes portant l'hijab. Ce sont des nomades vivants en petit nombre, ils se déplacent le long de chemins millénaires à dos de chameau, Ils ne se reposent que le temps de dormir ou parfois à plus long terme dans des grottes à flanc de falaises.

JEUDI 11 JUIN

Après-midi sous un soleil de plomb, la tribu se repose au bord d'une falaise. Il me semble voir des silhouettes au loin, des coups de feu retentissent.

Tout au bout de mon monde

Environ deux nuits après mon arrivée, je pus récupérer mon carnet de notes, toujours placé dans la poche droite de mon pantalon.

Je viens du Canada, je m'appelle Axelle, j'ai vingt-deux ans, et je vais raconter, sur ces quelques feuilles de papier, l'histoire de mon premier voyage, dans l'espoir qu'il en reste une trace, quoiqu'il m'arrive...

J'ignore combien d'heures précisément se sont écoulées depuis ma chute, mais je me rappelle que je survolais l'Océan Pacifique, pour rejoindre l'Australie où j'avais décidé, quelques mois plus tôt, d'étudier. Soudainement, des secousses se sont faites ressentir dans tout l'avion. Et je ne saurais comment l'expliquer, mon instinct prît le dessus : je me retrouvai à sauter de l'engin se dirigeant droit sur les terres au-dessus desquelles nous volions.

Je me réveillai ligotée sous une toile de feuillage, avec le bruit des vagues au loin. Mes pieds étaient peuplés de fourmis, et mes cheveux détremés goûtaient le long de mon dos douloureux. À moitié consciente de la situation dans laquelle je me trouvais, j'essayais en vain de me repérer dans cet espace inconnu. C'est alors que j'entendis un semblant de voix étrangères qui s'approchaient de l'endroit où je me trouvais. Alors que je pensais être une prisonnière vouée à de multiples tâches, j'étais contre toute attente perçue comme une sorte de divinité, en tout cas, c'est comme cela que je le comprenais, par ces individus.

Les hommes de la tribu portaient des tatouages sur l'entièreté de leur corps, ce qui semblait être une forme de réussite. Quant aux femmes, qui contrairement à nos sociétés, elles étaient tout autant considérées que les hommes, elles avaient des tatouages sur des zones très précises du corps.

Moi, j'avais seulement deux tatouages. Le premier représentait le signe de l'air, des triangles qui remontaient le long du haut de mon corps, un signe pour moi de liberté. Le second ne représentait rien de particulier, à part un merveilleux souvenir avec l'une de mes amies.

J'étais très impressionnée par leur enthousiasme à la vue de mes tatouages. Ils m'ont alors détachée, puis portée jusqu'à une sorte de siège surélevé et décoré de fleurs en tous genres.

Tout à coup, tout s'éclaircit : je compris que je me trouvais non pas en Australie mais sur l'une des îles qui l'entouraient, la Nouvelle-Zélande, très certainement, et qu'il s'agissait d'un peuple mythique, celui des Maoris. J'avais lu quelques temps plus tôt un ouvrage sur cette population et les images me revenaient.

Assise sur ce piédestal, les Maoris m'offraient des fruits et toutes sortes de victuailles en guise d'offrande, tout en contemplant le haut de mon corps où se trouvaient mes tatouages. Je me souvenais que le peuple maori accordait une grande importance à cet art. La précision des traits et leur alignement parfait devaient sûrement les subjuguier. Je compris alors la raison pour laquelle j'étais, à leurs yeux, une divinité, une envoyée littéralement tombée du ciel.

Je me sentis, de façon malsaine, supérieure à ces humains. Ce nouveau et terrible sentiment me fit prendre peur. La nuit suivante, je décidai de m'enfuir, dans le but de me perdre une nouvelle fois loin de la civilisation, que j'ai toujours facilement méprisée, en tant qu'occidentale...

C'est ainsi que j'achève la première partie de mon existence : je m'enfuis.

Couronnes de fleurs

Cela fait un mois et neuf jours que l'on m'a condamné à l'exil. Des soldats m'ont emmené loin, si loin de mon pays, par bateau. J'étais enfermé dans une cale, pieds et mains liés. Et puis un jour, les soldats m'ont fait sortir, m'ont laissé seul sur une plage de sable blanc en bord d'une forêt dense, ont défait mes chaînes et sont repartis. J'ignore là où je me trouve précisément. Tout ce que je sais, c'est que c'est maintenant que commence ma véritable peine.

J'ai erré en longeant la plage, j'ai mangé les quelques fruits que je trouvais sur mon chemin, j'ai dormi sur le sable blanc. J'ai compté les jours grâce aux soleils couchants. Ici, il fait assez chaud pour que la marche soit insupportable la journée, et assez froid pour que l'on dorme transi de froid. J'ai avancé ainsi, jusqu'à ce la soif et la fatigue me fassent perdre connaissance.

Lorsque je me suis réveillé, j'étais dans un lit. Un lit, un vrai lit. C'était un lit simple, en bambou. C'était la preuve incontestable que je n'étais pas seul, et à cette idée, des larmes de joie ont commencé à rouler sur mes joues.

Ce fut à ce moment qu'une fille arriva. Elle était vêtue d'une robe blanche très simple, qu'elle semblait avoir tissé elle-même, et ses cheveux, étaient décorés d'une couronne de fleurs. Lorsqu'elle me vit éveillé, elle sursauta et s'enfuit en courant. Elle revint quelques minutes plus tard avec un garçon qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau.

Ce dernier commença à me parler dans un dialecte inconnu. Devant mon air perplexe, il me demanda mon nom dans ma langue, avec un fort accent. J'étais tellement ravi de pouvoir communiquer avec quelqu'un !

Nous discutâmes un certain temps. Il m'expliqua rapidement qu'il se nommait Beyi et que nous nous trouvions dans un village de pêcheurs. Il ajouta que j'étais le bienvenu ici aussi longtemps qu'il le faudrait, tant que je participais à la prospérité du village. J'acceptai immédiatement, bien trop heureux d'avoir trouvé la moindre trace de civilisation. Ils partirent juste après, en fermant la porte de la hutte dans laquelle se trouvait mon lit, et je compris que j'étais invité à dormir jusqu'au lendemain matin.

Il fut très difficile de trouver le sommeil face à l'avalanche de questions qui m'occupaient l'esprit.

J'essayai de sortir de la hutte afin d'explorer un peu ce nouvel environnement, et poser d'autres questions à l'homme ainsi qu'à la jeune fille. Mais je ne parvins pas à ouvrir la porte et un frisson me parcourut. Elle était bloquée de l'extérieur.

Je retournai à mon lit en concluant que je n'avais pas d'autre choix que d'attendre le lendemain et lorsque la fatigue me gagnai enfin, je m'endormis dans mon lit en bambou.

Je fus réveillé par le bruit de la serrure, alors que les premiers rayons de l'aube commençaient

à éclairer péniblement ma chambre par le dessous de la porte. Je décidai de sortir timidement.

Dehors, la jeune fille aux fleurs m'attendait. Je lui demandai son prénom, mais elle ne répondit pas. Elle se contenta de baisser la tête en rougissant. Intrigué, je lui donnai le mien, mais elle resta muette.

Nous nous adressâmes un sourire, certainement par dépit, puis elle m'invita à la suivre.

Nous traversâmes ce qui semblait être la place centrale de leur village. Des enfants jouaient, mais s'arrêtaient immédiatement à notre vue, et se cachaient derrière les plus âgés. Des hommes et des femmes lavaient le linge en riant dehors, puis cessaient sitôt qu'ils nous eurent remarqués. Je décidai de faire abstraction de cet étrange comportement, et de poursuivre ma route. La place était absolument magnifique ; elle se trouvait à mi-chemin entre la plage et la forêt dense, et toutes les habitations convergeaient vers son centre. Elle était également parsemée de huttes semblables à la mienne, mais couvertes de fleurs sur le toit et la porte. Ces bouquets étaient particulièrement harmonieux, et entre des délicates fleurs blanches, il me sembla reconnaître les hibiscus rosés qui composaient la couronne de la jeune fille. Je lui demandais, amusé, ce que cela signifiait. Une fois de plus, elle baissa la tête, et rougit à nouveau. Renonçant une seconde fois à essayer de communiquer avec elle, je me réjouissais malgré tout de la beauté de cet environnement. Tout se disposait de façon à la fois très simple, mais c'est cela qui rendait cet endroit magnifique. Les rayons du soleil éclairaient délicieusement cette scène, et une brise légère agitait les branches des arbres majestueux qui surplombaient le village.

Ce fut à ce moment là que je mesurai pleinement à quel point j'avais eu de la chance ; qui eut cru qu'un condamné à l'exil puisse désormais vivre dans un endroit aussi paradisiaque ? Et ainsi, en souriant, je continuais d'observer cet endroit merveilleux tout en suivant la jeune fille à la couronne de fleurs.

Notre voyage ne dura pas longtemps, compte tenu de la petite taille du village. Nous nous arrêtrâmes devant une autre hutte, et ce fut Beyi qui nous ouvrit. Bien que notre échange fut très bref la veille, j'avais déjà de la sympathie pour cet homme dont la capacité à parler ma langue m'était fort utile. Lorsque nous entrâmes, je fus très surpris par la sobriété de son habitation: elle était en tout point identique à la mienne. Les murs étaient parfaitement dépourvus du moindre ornement, et il y avait pour seul meuble un lit en bambou.

Il m'invita ainsi à m'asseoir sur le sol en terre battue, dénué de toute chaise ou espèce de coussin. Je lui signifiai, et c'est de cette façon que commença la plus étrange conversation de ma vie.

<< Oh ! m'exclamai-je. Il n'y a nulle part où s'asseoir ?

- Bien sûr que si, enfin. Assieds-toi donc ! me répondit Beyi, et s'assit lui-même sur le sol, sans doute dans l'espoir que je comprenne mieux.

- Je veux dire, il n'y a pas de chaise ? Ni de coussin ?

- Non, non. Le sol suffit.

- Bien sûr qu'il suffit, mais avouez que ce n'est pas très confortable...

- Le confort n'est pas nécessaire, c'est donc une perte de temps.

Il m'expliqua cela avec un petit sourire narquois, comme s'il était fier de m'exposer cette réflexion puérule. Je ne fus nullement impressionné, et trouvai même cela complètement absurde.

- Naturellement ! Mais il me semble tout de même avoir vu des fleurs décorer vos huttes dehors. Et les fleurs sont bien moins nécessaires que les chaises, si vous voulez mon avis.

Il me jeta un regard noir suite à cette observation, et déclara avec un ton grave :

- Ce n'est pas pareil. Les fleurs sont destinées aux Dieux.

Pressentant qu'il s'agissait là d'un sujet sensible, je me tus. Après quelques secondes d'un silence pesant, Beyi reprit :

- En tout cas tu es le bienvenu chez nous. Tu peux faire beaucoup de choses pour aider le village, tu sais. Tu pourrais aider à la pêche, ou encore préparer la prochaine Cérémonie.

- Ne pourrai-je pas être soldat ? J'étais dans l'armée avant d'arriver ici.

Un nouveau silence. Beyi me fixa avec un air intrigué. De longues secondes s'écoulaient.

Je finis par briser le silence en insistant un peu plus.

- Non... ? Ce n'est vraiment pas possible ?

- Non. Pas du tout.

- Puis-je savoir pourquoi ?

- Tout simplement parce qu'il n'y a pas d'armée.

Cette fois-ci, ce fut moi qui restai stupéfait.

Nouveau silence.

- Et pourquoi donc n'y a-t-il pas d'armée... ? Il n'y a pas pas de tribus voisines ? De menaces extérieures ?

- Peut être qu'il y en a. Nous ne savons pas avec certitude.

- Alors dans ce cas, ne vaudrait-il pas mieux que vous prépariez une armée ? Si jamais vous êtes attaqués, vous saurez riposter ainsi. C'est élémentaire.

- Il n'y a pas besoin. Nous ne sommes pas sûrs qu'il y ait des ennemis de toute façon.

Encore un silence. J'étais complètement abasourdi.

- Même si vous n'êtes pas sûrs et certains, il vaut mieux prévoir, enfin ! Si vous procédez ainsi, vous ne serez sûrs qu'il y a des ennemis que lorsqu'ils vous attaqueront ! C'est abject ! Il faut anticiper un minimum !

- Anticiper demande des efforts. Et les efforts ne servent à rien si ils n'ont pas de but.

- Mais ils ont un but, c'est l'anticipation !

- L'anticipation ne sert à rien dans l'immédiat.

- Mais le principe de l'anticipation, c'est de prévoir ! Au cas où !

- Il n'y a pas d'ennemis. Cela ne sert à rien.

- Et bien peut être qu'un jour il y en aura ! Et il faudra être prêt !

- Nous ne gaspillerons pas nos efforts pour un "peut-être".>>

Silence. J'étais véritablement sous le choc.

Cette discussion n'avait pas d'issue ; il était tout simplement stupide. À moins qu'il ne l'ait fait exprès. Nier l'évidence à ce point là relevait d'une profonde inconscience.

Je décidai de persévérer encore, sans succès. C'était comme expliquer des sciences à un enfant en bas âge ; un véritable dialogue de sourds. Je me demandais sérieusement comment une tribu avec un tel état d'esprit avait-elle fait pour survivre aussi longtemps.

Devant mon air ahuri, Beyi décida de cesser cette discussion absurde et se leva. Tant mieux, songeais-je, car le sol en terre battue commençait à me faire mal. Une fois debout, il s'approcha de la jeune fille à la couronne de fleurs, qui était restée dans un coin de la minuscule hutte depuis notre arrivée. Il me la présenta ; c'était sa sœur cadette, et elle se nommait Hanae. J'étais enchanté de pouvoir enfin connaître son prénom ! Je m'empressai de lui poser d'autres questions, mais il m'arrêta.

<< Elle ne peut pas parler.

- Ah bon ? Elle est muette ?

- Elle n'a pas le droit de parler.

- Je te demande pardon ? Pas le droit ? Et pourquoi donc ?

- Parce qu'elle porte une couronne de fleurs.

- Sincèrement, j'ai du mal à voir un lien logique.

- C'est pour les Dieux.

- Ah oui, c'est vrai. Vos fameux Dieux. Je vois. Je vois.

- Hanae sera au cœur de la cérémonie de demain.

- Et ?

- Pour la Cérémonie de demain elle doit être pure. Elle va rencontrer les Dieux. En personne. Alors il ne faut pas qu'elle dise quoi que ce soit qui puisse les offenser avant ce moment sacré.

- Mais cela ne serait-ce pas un peu de l'anticipation, mon cher Beyi ? >>

Son regard noir m'a immédiatement dissuadé de poursuivre.

Il faut savoir que je ne suis pas quelqu'un d'insolent par nature. En tant qu'ancien soldat, je n'ai jamais contesté la moindre autorité. Mais cette tribu de sauvages m'a mis hors de moi. Leur histoire de Dieux est tellement abjecte ! Condamner une jeune fille au silence simplement pour ne pas leur déplaire ! C'est un traitement si cruel. C'est pourquoi je n'arrivais pas à m'empêcher de manquer de respect à Beyi. Il avait l'air d'un homme bien au début, mais après m'avoir exposé leur philosophie ridicule, je n'avais pour lui qu'un profond mépris.

Je fus tiré de mes pensées par Hanae. Elle m'attrapa doucement le bras et m'invita à sortir de la hutte, sans doute de peur que son frère ne se fâche. Ce dernier s'avança lentement, et dit :

<< Aidez aux préparatifs de la Cérémonie de demain, tous les deux. Comme ça tu verras. Tu verras la grandeur de cet événement. Et tu ne pourras plus contester la magnificence des Dieux.>>

Naturellement, je voulais protester, mais Hanae acquiesça à ma place, et me tira loin de Beyi. Elle se retourna un instant et m'adressa un regard légèrement réprobateur. Je me suis aussitôt excusé : cela me contrariait beaucoup moins que si c'était son frère qui m'avait fait un reproche.

Nous reprîmes notre chemin.

Je la suivai, et nous arrivâmes près de la forêt dense. Elle m'attrapa la main, sans doute pour éviter que je me perde, et nous nous enfonçâmes dans la jungle. C'était un lieu magnifique, parfaitement sauvage. Le soleil éclairait faiblement à travers des feuilles épaisses des arbres, mais les quelques rayons qui nous parvenait donnaient à la scène des allures de paradis.

Nous avons continué notre route, jusqu'à parvenir à un endroit dépourvu d'arbres, où se tenait tout simplement un énorme buisson d'hibiscus.

Hanae s'en approcha, et contempla un instant la beauté des fleurs. Puis elle en saisit une, et avec un geste habile, la décrocha du buisson. Elle la posa sur le sol avec délicatesse, et recommença. Elle cueilli ainsi trois autres fleurs, avant de se retourner, comme pour m'inviter à faire de même.

Cela fut beaucoup plus difficile que ce que j'avais imaginé : les tiges de ces fleurs étaient très épaisses, et j'avais toutes les peines du monde à les couper.

Cela ne posa pas de problème, Hanae travaillait sans mal pour deux : au bout d'environ deux heures, le sol était jonché de fleurs.

Elle me regarda avec un air satisfait, et s'assit sur le sol, tout en prenant garde à ne pas écraser le fruit de notre cueillette. Puis, elle sortit deux épingles de ses cheveux, et m'en tendit une. Elles étaient longues et taillées très finement, et je m'émus du travail d'orfèvre que cela avait dû demander.

Puis Hanae prit son épingle, et piqua trois fleurs sur son extrémité. Elle la porta devant sa bouche, et en une seconde, engloutit les hibiscus.

J'étais si surpris ! Manger des fleurs était bien la dernière chose que je l'imaginais faire. En tout cas, elle ne remarqua pas mon regard intrigué, en mâcha avec appétit les fleurs que nous avions eu tant de mal à cueillir.

Voilà une bien curieuse coutume ! Mais devant le plaisir que prenait ma camarade à manger, je ne pus m'empêcher de me dire que ce repas devait être fort bon. Alors je me mis à répéter les mêmes gestes, et goûtai à mon tour.

Je fus très déçu. C'était tout comme mâcher de la salade sans aucun accompagnement : amer et fade. Les pétales qui se froissaient dans ma bouche me laissaient une très désagréable sensation. J'eus envie de tout recracher, mais je me forçais à déglutir afin de ne pas décevoir Hanae.

Cette dernière ne vit pas mes grimaces de dégoût, et continuait de dévorer imperturbablement les étranges brochettes de fleurs, qu'elle semblait trouver absolument délicieuses.

Une fois qu'elle eût fini, nous chargions les fleurs restantes dans nos bras et retournions au village.

À un moment, elle s'arrêta devant un homme très concentré, qui aiguisait un objet par terre. C'était une sorte de couteau, en ivoire, très long. Elle le regardait, et elle regardait l'homme avec un air triste et mélancolique. Puis elle me sourit, et nous continuâmes notre route comme si il ne s'était rien passé.

Nous avons déposé toutes les fleurs chargées dans nos bras, et une horde d'enfants s'empressa de les récupérer. Certains les mangeaient directement, et les autres commençaient à décorer le village avec. Mais tout le monde nous regardait avec un air étrange. J'avais envie de poser la question à Hanae mais je savais qu'elle ne répondrait pas.

Cette dernière m'attrapa la main une nouvelle fois, et me conduisit vers un groupe de personnes qui portaient des planches en bois. Elle me sourit une nouvelle fois, puis s'éclipsa, me laissant comprendre que je devais les aider.

J'ai compris en les observant quelques minutes, que l'objectif était de construire une sorte d'estrade, et qu'il fallait pour cela déplacer et tenir des poutres et des planches. Je me joignis donc à

eux.

C'était une entreprise bien plus physique que la cueillette de fleurs ! En plus, il faisait une chaleur écrasante qui rendait la tâche bien plus difficile. Bientôt, je ressentis la faim, et regrettai de ne pas avoir mangé plus de brochettes de fleurs avant. Le travail fût long et éprouvant, mais au bout de quelques heures, nous sommes parvenus à ériger l'estrade.

Elle était absolument immense, haute d'environ huit mètres, et accessible par un escalier abrupt, lui aussi en bois. Elle était construite de sorte que tout le village puisse voir la personne qui se tenait au sommet. Tout le monde autour de moi admira notre construction avec satisfaction, puis s'en alla chez soi, épuisé. J'aurais aimé discuter avec ces gens, mais ils ne parlaient pas ma langue, et, surtout, l'effort que nécessitait cette construction ne nous donnait pas l'occasion de communiquer.

C'est pourquoi je partis à mon tour dans ma hutte, en dépit de tout.

Évidemment, Hanae et Beyi se trouvaient devant ma porte. Je n'étais pas franchement ravi de voir ce dernier. J'étais épuisé à cause des travaux et de la chaleur humide, qui m'avait mis de mauvaise humeur. Il m'accueillit avec un sourire narquois, comme s'il pouvait lire dans mes pensées.

<< Alors, avez vous été frappé par la grâce de nos Dieux ?

- Sincèrement Beyi, pas du tout. Cueillir des fleurs et construire une estrade ne m'a certainement pas converti à votre culte idiot. Je suis désolé, mais c'est une aberration sans nom. Je n'arrive pas à comprendre, alors peut être que c'est moi qui suis stupide, mais reconnaissez que votre culture échappe à tout sens logique ! Vous refusez de créer une armée parce que c'est trop d'efforts, et en même temps vous consacrez cinq heures à construire une vulgaire estrade en bois pour vos Dieux ? Et vos Dieux, parlons-en ! Dieux de quoi ? Vous ne m'avez jamais expliqué ! Vous attendez que je comprenne, que je me convertisse, sans aucune espèce d'explication ? Que je sois "frappé par la grâce", ou je ne sais quoi ? Que j'accepte cela, et que je le respecte ? C'est un non sens, c'est juste un non sens. Alors non, si vous voulez une réponse, non, je n'ai pas été "frappé par la grâce", non je n'accepte pas cela, et non je ne le respecte pas ! Ce n'est pas votre religion que je n'aime pas, sincèrement je m'en moque. C'est votre culture toute entière que je méprise. Voilà. Vous n'êtes pas idiots, j'en suis sûr. Si seulement vous me laissiez vous expliquer la science, l'histoire et les bonnes manières, vous deviendrez un peuple civilisé formidable...

Un silence pesant s'était installé.

Beyi m'a fixé. Il n'avait pas son regard noir habituel. Il me regardait, avec une indifférence teintée de regrets.

Hanae m'a fixé aussi. Elle avait l'air très soucieuse, l'inquiétude déformait son visage délicat.

Ils sont regardés.

Ils m'ont regardé.

Hanae a chuchoté quelque chose à l'oreille de Beyi. Il a semblé acquiescer.

Elle s'est levée.

Et sans un bruit, elle a posé la couronne de fleurs sur ma tête.

Elle m'a regardé à nouveau, avec un air soulagé.

<< Nous avons changé d'avis. C'est mieux si c'est toi qui vois les Dieux pendant la cérémonie de demain, c'est beaucoup mieux ! >>

Pour la première fois, j'entendais sa voix. Une voix douce et cristalline, que j'avais envie d'écouter toute ma vie. Elle avait le même accent que Beyi, mais encore plus prononcé.

- Les autres habitants seront d'accord, oui. Ça ne devrait pas poser de problème, ils comprendront. Si c'est pour toi, ils comprendront. On leur expliquera.

Elle parlait pour ne rien dire: elle devait être si heureuse de retrouver sa voix !

- Ça va être une magnifique cérémonie demain. Tu peux être fier ! Tu verras les Dieux de tes propres yeux, et comme ça, tu ne pourras plus contester leur existence. Oui, ce sera une belle fête. Oh, il faut que tu sois prêt, bien sûr ! Enfin bon, il n'y a pas grand chose à préparer, il faut juste que tu dormes bien.

Elle fouilla dans une des poches de sa robe, et en sortit une petite fiole, avec un liquide transparent à l'intérieur. Elle me le donna, et referma mes mains doucement dessus.

- Il faut que tu boives ça, c'est pour bien dormir. Tu le boiras, hein ?

Elle avait repris son air soucieux, alors je ne pus m'empêcher d'accepter afin de le dissiper.

- Oui, je le boirai, promis.

Elle fut soudainement traversée par un frisson.

- Ah non ! Il ne faut pas que tu parles ! C'est pour éviter que tu dises des choses qui peuvent offenser les Dieux, c'est interdit de parler ! Moi ça fait deux mois que je me tais. Enfin que je me taisais, ce n'est plus le cas maintenant que je n'ai plus ma couronne. C'est difficile au début et puis on s'habitue ! Pour toi ça ira, il faut juste que tu tiennes jusqu'à demain matin. Ça ira, oui !

Beyi, qui était resté bien silencieux depuis tout à l'heure, crut bon de faire un commentaire.

- Hanae, ce n'est pas grave. Je crois que les Dieux ont été suffisamment offensés tout à l'heure. C'est trop tard maintenant.

- Ah oui... C'est vrai, ce n'est pas grave. Ce n'est plus grave. Oui. Tu as bien de la chance tout de même!

Et elle me fit un grand sourire. Un grand sourire de soulagement. Parce qu'elle était heureuse que je porte la couronne de fleurs ? Ou parce qu'elle était heureuse de s'en débarrasser ?

- Bon, il faut que tu ailles dormir maintenant. Je vais te raccompagner jusqu'à chez toi !

Beyi restait très silencieux, et m'a regardé partir, indifférent. Alors, encore une fois, je commençai à suivre Hanae.

Elle était belle tout de même. Et gentille. Je l'appréciais beaucoup. Je me disais que, lorsque mon séjour ici serait terminé et que je rentrerai chez moi (enfin, chez les gens civilisés), je l'emmènerai avec moi. Elle découvrirait la culture, la science peut-être. Je lui trouverai un professeur qui saura lui

enseigner. Puis je lui trouverai de meilleurs vêtements, je lui présenterai du monde. Elle s'intégrera. Et puis, une fois qu'elle sera devenue normale, peut-être que je l'épouserai. Elle serait bien mieux avec moi qu'avec ces sauvages, c'est certain. Il faudra que je lui en parle, que je la convainque. Bien sûr, cela prendra du temps, mais c'est nécessaire. Je ne supporte pas l'idée qu'elle reste avec ces fous.

Nous sommes arrivés devant ma hutte assez rapidement.

- Voilà, nous sommes chez toi ! Est ce que tu peux boire le remède pour mieux dormir, s'il te plaît ? Ce serait bien, ce serait mieux pour toi, pour demain.

Je n'ai pas osé refuser, et je l'ai bu d'une traite. Hanae avait l'air très satisfaite de cela.

- C'est formidable, merci ! Tu verras, ça va te détendre. C'est une grande responsabilité, la Cérémonie. C'est beaucoup d'angoisse. Mais avec ça, tout ira mieux !

Elle m'adressa un grand sourire.

- Bon, comme on a changé d'avis au dernier moment, la décoration s'est faite selon mes goûts comme c'est moi qui devait être au cœur de la Cérémonie avant. J'espère que ce n'est pas trop grave ! Tu avais bien aimé les fleurs qu'on a cueillies ensemble, hein ?

J'ai acquiescé, par peur de la décevoir. Cela sembla la satisfaire.

- C'est parfait alors, tout est parfait ! J'ai hâte ! Ce sera une magnifique Cérémonie, tu verras les Dieux et tu comprendras ! Moi il faut que j'aie répéter mon discours là, c'est une grande responsabilité. Alors je vais te laisser, il faut que tu dormes bien pour être prêt demain. Bonne nuit !

Et elle s'en alla, d'un pas léger et jovial. Son enthousiasme était communicatif ; j'étais vraiment impatient de voir à quoi allait ressembler cette fameuse Cérémonie.

J'ai posé ma couronne de fleurs, je me suis allongé dans mon lit. Je pensais que j'allais avoir du mal à trouver le sommeil. Mais dès l'instant où j'ai fermé les yeux, je m'endormis d'un sommeil lourd. Un peu trop lourd pour être habituel.

.
. .
. .
. .
. .

J'ai mal

C'est affreux

J'ai mal à la tête

J'ai mal partout

J'ai mal partout, mais surtout à la tête

C'est insupportable

Je n'arrive pas à réfléchir

Je suis aveuglé

J'ai les yeux fermés, mais la lumière derrière mes paupières m'éblouit déjà
C'est quoi cette lumière?
Pourquoi elle est si forte?
Je m'en fiche en fait, je veux juste qu'elle s'arrête
C'est cette lumière qui me donne si mal à la tête ?
Non, c'est autre chose
Cette lumière me brûle
Elle brûle mes yeux clos et mon visage
Attendez, ce ne serait pas le soleil ?
Mais oui, c'est ça
C'est le soleil
Ça me rassure
Non, ce n'est pas rassurant en fait
Le soleil on ne peut pas l'arrêter
Je n'arrive pas à réfléchir
J'ai mal au dos aussi
Je suis allongé, non ?
Sur une surface dure, c'est pour ça que j'ai mal
Attendez
Attendez
Je n'étais pas dans mon lit avant?
Je n'étais pas dans ma hutte?
Ma hutte avait un toit non ? Il était fragile et simple mais il y avait un toit.
Alors pourquoi je sens le Soleil au dessus de moi?
Ce n'est pas normal
Je ne suis pas fou, ce n'est pas normal j'en suis sûr
Je suis où ?
Si je ne suis pas dans mon lit, je suis où?
Oh non
J'ai un mauvais pressentiment
Il faut que j'ouvre les yeux là
Ça fait mal

Oh ?

Hanae ?

Mais oui, c'est elle

Elle parle

Je ne comprends pas tout ce qu'elle dit

J'entends des bribes

Elle parle de Dieux

Encore ces Dieux

Je n'en peux plus

J'essaie de me lever, mais je n'y arrive pas

Est ce que je suis paralysé ou est ce que je suis attaché au sol ?

Ah, elle a quelque chose dans sa main

C'est quoi ?

C'est un objet long, blanc, peut-être en ivoire

.

Attendez

.

Oh non

Non

Non, non, non

Non, je dois me tromper

Ce n'est pas un couteau, hein ?

Ce n'est pas le long couteau que Hanae a contemplé avec un air triste hier ?

Non, c'est impossible

C'est le matin

On est sur l'estrade, je crois

Au sommet de tout

Il y a des fleurs partout, plein d'hibiscus

C'est beau

Non, qu'est ce qui me prend de penser ça !

Au secours !

Au secours !

Non, elle s'approche !

Non non non !

Elle lève les bras

Elle tient le long couteau en l'air

Elle sourit, elle a l'air heureuse

Pas heureuse, sereine

Sereine et fière

Je vais mourir là ?

Oh non, il faut que je lui dise

Que je regrette d'avoir manqué de respect à Beyi !

Que je m'excuse !

Que j'ai été «frappé par la grâce» de leur Dieux !

C'est bon, j'ai compris ! J'ai vu !

Sortez moi de là !

...

Mais je n'arrive pas à articuler

...

Elle abaisse le couteau et je meurs.

Cela fait 1 mois et 12 jours que j'ai été condamné à l'exil et c'est ainsi que se termine ma véritable peine.

L'ASCENSEUR

J'ai regardé ma montre, encore une fois. Ça faisait presque treize heures que cet ascenseur descendait. Je commençai à perdre espoir. Il n'y avait pas de vitre et je ne comprenais pas jusqu'où cette cabine comptait se rendre. La lumière au dessus de ma tête produisait un bruit désagréable et l'intensité lumineuse ne cessait de diminuer, bientôt je me retrouvai plongé dans l'obscurité. J'étais là, recroquevillé dans le coin d'un minuscule ascenseur que je connaissais pourtant bien. Tous les jours, je le prenais pour descendre au parking de mon immeuble. Aujourd'hui, il en avait décidé autrement. L'ennui prit la place de l'angoisse, je ne voulais pas mourir ici, pas aujourd'hui.

Je sentis une secousse, j'étais enfin arrivé au fond. J'hésitai à ouvrir la porte. Le bouton était là, au dessus de ma tête, il clignotait, un détail que je n'avais même pas remarqué avant. Il fallait que je le fasse. J'appuyai.

La porte s'ouvrit dans un léger grincement. Face à moi, la nuit sombre, presque noire. Je sortis

prudemment, je serrai mon sac sur mon torse comme un enfant. A mes pieds, le sol était fait de sable, un sable si blanc qu'il m'a semblé au début y voir de la neige. Des traces de pas, des dizaines de traces de pas, sans doute des centaines. J'étais plongé dans le silence le plus total, je ne voyais rien ni personne à l'horizon. Je ne comprenais pas d'où provenaient ces marques au sol.

Soudain, j'entendis un cri qui déchira le ciel. Je n'avais jamais entendu un son pareil. Je me retournai en direction de l'origine du bruit. Un arbre, un immense baobab. J'aperçus une ombre derrière le tronc, de la taille d'un homme ordinaire, il semblait tenter de se cacher. Je fis quelques pas dans sa direction et il cria une seconde fois. C'était un hurlement plus fort encore cette fois.

J'entendis alors des bruits de pas qui s'approchaient. Ce n'était pas un homme, mais un peuple entier. Ils étaient là, à seulement quelques mètres de moi, ils m'encerclaient en poussant des hurlements sauvages. L'un d'entre eux sortit une torche et une flamme immense jaillit dans ma direction. Je reculai immédiatement, accroupi au milieu du cercle et trois hommes en profitèrent pour m'attraper et me traîner au sol. Un coup sur ma tête. Je m'évanouis.

Je me réveillai dans un lit au fond d'une habitation. Prudemment, je tatai la table de chevet à la recherche de mon sac et de mes papiers. Rien. Les hommes m'avaient dépouillé. Je sortis de la chambre et j'avançai dans un grand salon vitré. La maison semblait vide, aucun détail ne laissait paraître que cette dernière était habitée. Par la fenêtre, je vis l'ensemble des habitants rassemblés, ils partageaient un repas. Je pris mon courage à deux mains et je sortis. Il faisait toujours nuit, le jour ne semblait jamais se lever ici. Étrangement, ni les hommes ni les femmes ne furent agressifs, ils me servirent une sorte de ragoût de viande.

Une fois mon repas fini, je cherchai autour du village l'ascenseur dans l'espoir de rentrer chez moi. Ne le trouvant pas, je commençai à perdre espoir. Je pensais alors à ma famille. Me cherchaient-ils ?

En rentrant au village, je passai devant une maison et j'entendis des cris. J'ouvris la porte d'entrée et j'observai une effroyable scène. Dans un recoin sombre de l'entrée, cinq femmes et trois enfants étaient baillonnés. Je sentis la peur dans leur yeux. Je tentai alors de leur expliquer que je ne leur voulais aucun mal. Une fois le calme revenu, je pris l'initiative d'enlever le scotch de la bouche d'une des femmes. Elle m'expliqua alors qu'elle aussi avait connu l'ascenseur, le campement mais que maintenant elle et ses enfants étaient en danger.

En effet, elle me raconta que tous les soirs, trois habitants venaient amputer un de leurs membres pour en faire un ragoût. C'était leur seul moyen de survivre. Ils m'encouragèrent à m'échapper au plus vite avant que je ne subisse le même sort. Immédiatement, je compris l'urgence et pris la fuite. Je ne pouvais pas les emmener avec moi, ils étaient infirmes et souffrants.

Après plusieurs heures de marche, je trouvai enfin mon ascenseur. Il n'avait pas bougé. Le long tube dans lequel il se trouvait montait si haut qu'on ne voyait pas le bout. Je pris place à l'intérieur et priai très fort pour qu'il me ramène chez moi sain et sauf. J'appuyai sur le bouton et en quelques secondes seulement j'étais arrivé. Les portes s'ouvrirent et je me retrouvai dans mon parking. Rien n'avait bougé, même l'heure n'avait pas changé.

Toute ma vie j'ai gardé cette histoire pour moi. Qui m'aurait cru ?

Jour de rencontre

J'étais partie depuis dix jours, dix jours de marche. Sans carte, c'était mon défi. Partir sans carte dans une forêt d'Amérique du Nord. Je ne savais pas combien de temps j'allais marcher, j'avais de quoi me débrouiller pendant un mois, un peu plus peut-être. C'était le printemps, il faisait beau quand je suis partie. Pendant trois jours, il plut, de grosses averses, mes vêtements et mon sac étaient mouillés mais mes affaires encore sèches à l'intérieur. Je commençais à avoir froid, je ne savais plus si c'était une bonne idée de partir seule comme ça. On m'avait dit que c'était une mauvaise idée, un projet trop

risqué. Mais je suis partie quand même, faire des photos. Je faisais des photos de plantes, d'animaux, d'arbres... mais c'était la première fois que je partais seule. J'ai pris des photos la première semaine mais ensuite, comme il pleuvait, j'évitais de sortir mon appareil, par peur qu'il prenne l'eau.

Tous les soirs, je montais ma tente et allumais parfois un petit feu pour manger chaud et me réchauffer.

Le deuxième jour, il ne pleuvait plus, j'eus l'impression que les arbres s'arrêtaient un peu plus loin devant moi. J'avancais encore. Oui, la forêt finissait. Je vis de l'eau à travers les arbres, j'arrivai dans une vallée avec un lac. Ce n'était pas vraiment la fin de la forêt, il y avait des arbres tout autour, mais au milieu le paysage était dégagé, un grand espace, et le lac. Il était encore tôt mais j'eus envie de rester là pour la nuit. Le ciel était toujours nuageux, avec des éclaircies de temps en temps. Je montai ma tente, j'installai mes affaires, je pris le lac en photo, les oiseaux dans les arbres, et j'allai me baigner. L'eau était froide, très claire. Quand je sortis de l'eau, je la filtrai pour remplir mes gourdes, je mangeai et j'allai dormir. Je dormis d'une traite jusqu'au matin. Quand je me réveillai, j'entendis du bruit, des voix. Je ne compris pas tout de suite. Quand je fus complètement réveillée, je ne sus que faire. Qui étaient ces gens ? Je ne connaissais pas la langue, elle ne ressemblait ni à l'anglais ni au français, ni à aucune déjà entendue. Peu importait, je devais sortir de la tente. Je sortis.

Ils étaient une quinzaine. Tous les âges. Ils me fixaient. Je restai immobile face à eux, tous portaient des vêtements simples dans les teintes marron, vert, rouge aussi. Peut-être une tribu autochtone, je ne pensais pas qu'il y en avait encore dans cette région. Ils me regardaient, impassibles. J'esquissai un sourire, en espérant qu'ils me le rendent. Ce fut le cas d'un ou deux enfants, les adultes se mirent à parler entre eux dans leur langue.

Finalement, une jeune femme d'à peu près mon âge s'avança et me tendit la main. Je tendis la mienne et lui serrai la main. Pendant ce temps, les autres se rapprochèrent, quelques uns commencèrent finalement à me sourire, certains regardaient mon campement derrière, allaient-ils le fouiller, me prendre des affaires ? Heureusement, ils n'en firent rien, ils venaient chacun leur tour me saluer. Ils continuaient de parler sans que je comprenne, je leur dit quelques mots en anglais et en français pour me présenter, leur demander qui ils étaient. Visiblement, ils ne me comprenaient pas, ils me regardaient d'un air mi-désolés mi-amusés. Comme ils n'avaient pas l'air malveillants, je repris un peu confiance.

Un petit garçon s'avança vers le campement, je l'observai et m'approchai doucement. Il ne paraissait pas effrayé, aussi décidai-je de récupérer mon appareil photo dans la tente pour le lui montrer, à lui et au reste du groupe. Lorsque je ressortis, tous m'observaient intrigués. Je m'accroupis pour montrer l'appareil aux enfants, ils se regroupèrent autour de moi et je l'allumai. En voyant l'écran reproduire le lac devant nous ils se mirent à pousser des cris d'exclamation. Certains adultes un peu inquiets, leur parents sans doute, se rapprochèrent pour voir ce que nous faisons et je leur montrai mes clichés. Petit à petit, tous découvrirent l'objet et je passai la journée à prendre des portraits de chacun d'eux, à leur apprendre comment se servir de l'appareil ; les plus jeunes nous entraînant petit à petit, moi et le reste du groupe, autour du lac et de la vallée.

Je ne compris pas vraiment s'ils découvraient la technologie que je leur montrai ou non, car ils gardaient tous ce même air impénétrable qu'ils avaient lorsqu'ils m'avaient découverte un peu plus tôt. Toujours est-il que la journée passa ainsi à toute vitesse et que le soir venu, nous nous retrouvâmes tous assis autour d'un feu à quelque distance de mon campement. Bien que je n'aie pas réussi à en apprendre davantage sur cette tribu inconnue à cause de notre impossibilité de communiquer par la parole, nous étions parvenus à nous comprendre suffisamment par gestes pour que la journée se déroule sans malentendus. Après que tous aient pu admirer les photos prises depuis ma rencontre avec le groupe, je leur fis signe que j'allais ranger mon appareil et récupérer de quoi manger. Étrangement, aucun d'eux n'avait manifesté l'envie ou même le besoin de manger quelque chose depuis le matin. Je fis donc un rapide aller retour à ma tente, et c'est à ce moment là que la situation devint encore plus étrange qu'elle ne l'était déjà. Quand je revins au feu, il n'y avait plus la moindre trace du groupe autour. Rien ne laissait deviner que quinze personnes se trouvaient là une ou deux minutes plus tôt...

Aujourd'hui, je ne comprends pas plus ce phénomène qu'il y a trois ans. La précision de ce souvenir m'empêche de penser qu'il s'agit d'un rêve. Pourtant, durant les vingt derniers jours que j'ai passés dans cette forêt, je n'ai plus croisé d'êtres humains tels que ceux là. Après être retournée à la

civilisation, j'ai eu beau me renseigner je n'ai trouvé aucune information sur des personnes vivants à l'écart de la société dans cette forêt du Canada.

J'envisage cependant de retourner bientôt là-bas pour y chercher moi-même les personnes que j'ai rencontrées ce jour là.

Au cœur du temps

BOUM.

Trou noir.

La dernière chose dont je me souviens, c'est que j'ai levé la tête pour regarder l'horloge. Il était 12h10 et j'entendais le tic-tac régulier des aiguilles. La minute était longue. Très, très longue. C'était comme si le temps s'était figé. J'ai senti comme un halo m'envelopper, la même sensation qui parcourt mon corps lors du dernier dixième de seconde avant le sommeil, puis j'ai émergé, une éternité plus tard, dans cette cavité froide et bruyante qui me bouscule chaque minute.

Impossible de savoir où je suis, ce que je fais ici. L'unique chose dont je suis certaine, c'est que les douleurs physiques sont bien trop fortes pour que tout cela ne soit qu'un rêve. J'ai froid, j'ai mal. Les secousses me font tomber et bientôt mon corps sera couvert d'hématomes ; finira par se fracturer de tous les côtés.

Il faut que je sorte de cette cavité, que je trouve quelqu'un capable de m'expliquer ce qu'est cet endroit et surtout, surtout, comment en sortir. Je me mets à la recherche d'une potentielle égratignure sur les parois du creux, mais les chutes ralentissent mon exploration et tout me semble parfaitement lisse : l'escalade est impossible.

La peur commence à m'envahir pour de bon. Sans eau, nourriture, dans l'incapacité de dormir et sans échappatoire, je me vois déjà mourir dans cette cuvette. Tout à coup, j'entends un hurlement. Je ne me rends compte qu'il provient de mes cordes vocales qu'après avoir fini de m'égosiller : angoisse, sûrement.

Je tombe sur mes deux genoux, cette fois-ci pas à cause d'une secousse ; mes jambes m'ont lâchée et je pleure.

Je ne me redresse que plusieurs minutes plus tard lorsque je discerne des bruits de pas et des voix.

L'espoir revient, et cette fois-ci je hurle en totale conscience, ne désirant qu'une seule chose : me faire repérer. Cela fonctionne. Les pas se rapprochent et un cri me répond. Une corde jetée frappe lourdement le sol et je commence immédiatement une périlleuse escalade. Arrivée au sommet de la cuvette, je constate que mes sauveurs semblent humains mais paraissent étrangement fins et longilignes.

Les tremblements se sont arrêtés. Il faut croire que la cuvette était l'unique endroit où ils se produisaient.

Sur la plateforme où j'ai posé les pieds, on voit au loin. J'ai l'impression d'être sur une île et de pouvoir observer l'horizon de l'océan.

Les « humains » m'accostent et m'assaillent de ce que je pense être des questions dans une langue étrangère. Je ne comprends pas un seul mot de ce qu'ils racontent ; je tente de communiquer avec des gestes, ce qu'ils semblent saisir en partie. Je ne sais par quelle magie, mais je réussis à comprendre où je suis : dans l'horloge.

A ce moment-là, je ne comprends plus rien, tout ce que je souhaite c'est rentrer chez moi ; mes sauveurs n'ont plus grand-chose d'humain à mes yeux.

S'ils l'étaient, que feraient-ils dans mon horloge ?